ENJEUX, FÉTICHES, MARCHANDISES

Il est là, dans son tonneau accroupi, nu, sale, silencieux, parmi les immondices ; il est là, sur la place publique, et les passants font un petit crochet de peur de lui marcher dessus ; il pisse aux yeux de tous, il mange dans la main ou à même le sol ce qui tombe, Diogène le clochard a tout abandonné.

Chien, il vit comme un chien, il aboie à ce qui passe, fort ou faible, riche et pauvre, dignitaire ou effigie ; chien, son tonneau est niche, il est dehors, il a quitté tout intérieur : l'intérieur du foyer, l'intérieur chaud du groupe, il a quitté la société.

Diogène a tout abandonné, il doute de tout. Il réduit tout à ce qui est sans illusion, discours ni fioriture. Il sort de la maison

dure, il enlève le vêtement flou, il échappe aux relations visqueuses, il est nu, seul, dans son tonneau, le Cynique. Face au soleil, quand il fait soleil.

★

Croyez Diogène plus que tout autre parleur du doute radical. N'écoutez pas ceux-ci quand ils disent qu'ils doutent, ils n'ont pas laissé leur manteau, ils n'ont pas laissé leur argent, leur élévation dans le groupe, leur petite puissance ni leur gloire médiocre. Ils ne déshabillent que les mots de leur parure, ils ne séparent de ses formations adventices ou de ses préjugés que l'idée, ils ne reviennent au réel dur et nu que dans leur tête, en rêve. Ils disent qu'ils pensent, ils ne font que dire.

Diogène le clochard est nu comme François d'Assise, il a faim comme lui, erre dehors sur les chemins et les places, mange ce qu'on lui jette, a froid et se tait. Il n'a pas de chambre, il n'a pas de poêle, il a jeté au feu veste et souliers, il n'a pas d'or, il a laissé la valeur. Il a laissé la valeur et la place. Il a laissé la place. Il a aimé la paix à risquer de mourir d'elle, parce que toute place dans le

corps social, fût-elle très étroite, s'acquiert à la pointe des armes. Il a baissé les armes, il a laissé la place, il a aimé la paix, peut-être a-t-il aimé le monde.

François d'Assise aime le monde. Il parle aux fleurs, il chante aux oiseaux, il dit au loup. Il dialogue longuement avec le loup de Gubbio. Je crois savoir ce qu'il lui a dit, j'écris tout ce qu'il lui a dit. Alors le loup, homme pour le loup, monstre à manger les autres loups, les hommes, pour se faire sa place à Gubbio, ville aux loups, alors le loup, lentement, quitte la ville de Gubbio, sans se retourner vers François, sans rugir ni dire. Sa louve ne nourrira pas de jumeaux, ni ne fondera de ville. Louve sèche.

Diogène, accroupi devant le tonneau, se chauffe au soleil, quand il fait soleil. François d'Assise chante l'hymne au soleil. J'en écris, sous sa dictée, le drame.

★

Il est là, devant son tonneau, il a froid, il est seul, il regarde. Il est là, sur la place, non loin de la fontaine publique où les femmes vont puiser de l'eau. Chacune porte sa cruche, fait voir son beau vase, elles parlent.

Un gamin passe, courant, essoufflé, se faufile dans les jupes, se penche sur la vasque, trempe sa main, boit, plusieurs fois, au creux de la paume. Un éclat rieur dans l'œil, Diogène allonge le bras vers le fond du tonneau, retire son écuelle, la casse. Le gamin a bu dans sa main, il n'a pas besoin d'écuelle. Il vient d'apprendre au chien que le chien vit dans le luxe, encore. Entre la bouche et l'eau, pourquoi cet intermédiaire inutile ? Inutile ou dangereux ?

L'eau est eau dans ma main, elle est eau sur mes lèvres, elle est l'eau de ma soif et de ma réjouissance, une eau transparente. Qu'elle séjourne dans un vase, une cruche ou une écuelle, un peu, aussitôt l'opacité de la paroi se voit. L'eau se perd, on ne voit plus que le vase. Il est de pierre ou de terre, d'argent ou de cristal, il a un prix. L'eau, en comparaison, n'a plus de valeur. Il est calice, il est sacré, l'eau n'est pas bénite. Nous allons bientôt nous battre, souffrir, pour la possession du hanap. Il devient la haine des hommes, leur arrogance de pouvoir ou leur course insensée au plus précieux. Diogène délaisse donc l'écuelle pour l'eau. Il oublie, le malheureux, qu'on peut adorer l'eau, qu'on

peut se battre pour elle, qu'on peut aussi la vendre, la rendre rare.

★

Eau ou vase, tout objet suppose des relations entre nous. Il existe, varie, s'éteint avec elles. Existerait-il seulement un objet sans un groupe pour le reconnaître, le faire, le nommer ou le qualifier ? Y a-t-il un seul objet pour un homme seul, c'est une question. La question inverse est tout aussi profonde : existerait-il un seul groupe humain, adviendrait-il un seul accord entre quelques hommes, sans la condition préalable qu'il existe un objet pour eux ? Pas de chose sans un collectif, pas de collectif sans chose.

Diogène a tout abandonné. Diogène est seul, le chien, il casse l'écuelle. Il abandonne les objets, les objets le quittent. Diogène en son tonneau, clochard, franciscain, cheminéau, quitte les rapports humains, les rapports humains le délaissent. Il a tout quitté, il est abandonné. A vivre seul, a-t-il besoin d'une écuelle ? A-t-il seulement besoin d'un manteau ? A vivre seul, a-t-il froid ? Dans le cristal de la déréliction. Par une soirée d'hiver rigoureuse, grise, où les gamins avaient

sculpté, sur la place, une statue de neige, il se lève, fantôme, de son tonneau, il laisse tomber son manteau, il avance, nu, sur l'esplanade, il fait face à la statue, il attend, il l'embrasse. Il embrasse, nu, la statue, nue. A-t-il froid, maintenant ? Il boit l'eau, nue, à main nue. Avait-il soif, seulement ?

Il délaisse les choses qui font écran aux choses du monde.

*

L'écuelle peut être donnée, le manteau peut être vendu, ces choses n'ont plus de valeur ou en ont encore, elles s'échangent, en don ou dommage, gracieusement ou contre argent. Si l'écuelle est un calice et le manteau un pallium, si le vase est le Graal et le tissu le voile de Tanit, ces choses, bénites, sacrées, sont adorées, nous nous prosternons devant elles. Que la valeur de ces objets soit telle ou telle, nous nous battons toujours entre nous pour les posséder, pour les échanger, pour les adorer, pour combattre à nouveau, à peine pour en jouir. Pas de choses sans ces relations collectives, pas d'objets sans ces luttes, ces échanges, cette vénération.

Diogène a quitté le combat pour la vie, cette lutte à mort des loups contre les loups, Diogène est délaissé, en paix.

Il a laissé l'échange, le dommage, le don, la vente et l'achat, la valeur, Diogène n'est pas pauvre si on compare riche et pauvre, François d'Assise n'est pas pauvre dans l'échelle du riche et du pauvre, François Diogène d'Assise et d'Athènes a quitté la valeur et l'échelle, il a laissé l'échelle des valeurs, fort et faible, puissant et misérable, il a quitté la comparaison. D'où vient tout le mal du monde. On ne se détache jamais que de la comparaison.

Diogène laisse la prosternation. Ne crains-tu pas, ma fille, dit-il à une belle femme prosternée devant les dieux, ne crains-tu pas, ma fille, qu'un dieu, justement, soit derrière toi, profitant lestement de son omniprésence, de son ubiquité, ne crains-tu pas, ma fille, ta position et la sienne, possibles ?

François quitte le monde pour le monde, laisse la concurrence, la gloire, la fortune, la maîtrise ou la servitude pour le réel tel quel. François est panthéiste : ce monde-ci est divin. Tout divin, seul divin. Objectif.

Eau et neige, soleil.

*

Sous la rage de la lutte, dans les circuits de l'échange, sur les autels d'adoration, les objets ne sont pas des objets.

Devant le marbre des tabernacles ou dans l'arche d'alliance, les choses ne sont plus des choses, elles sont dites fétiches. Au milieu de la poussière des combats, les choses se transforment, elles deviennent des enjeux. A la banque, à la bourse, sur le carreau des halles, au marché, à l'échoppe, l'échange transsubstantie les choses en marchandises. Les objets viennent de disparaître, à supposer qu'ils aient jamais paru : les voici devenus enjeux de luttes, fétiches désignés à la vénération, marchandises pour les échanges. Voilà qui est donner du prix aux choses, voilà qui est donner du sel à nos rapports, que serait notre vie sans ce sel, que serait notre monde sans ce prix ? Même une écuelle n'est de nul usage, même, peut-être, un manteau.

Diogène le Cynique a laissé ce prix, Diogène a laissé le sel. Pacifié, en haillons, seul devant son tonneau, montrant le zéro de l'usage sur la nudité de sa peau, il médite et demande : pouvons-nous inventer des rapports autres que de lutte, autres que d'échange ou d'adoration ? Puis-je mettre la main ou porter le regard sur une chose, une chose qui ne soit ni un enjeu, ni un fétiche, ni une marchandise ?

Vaguant sur la place publique, une lanterne allumée à la main dans le milieu du jour, on rapporte que Diogène cherchait un homme. Un homme est introuvable, certes. Et je dis qu'il cherchait une chose, je dis qu'il cherchait un objet. Cet objet rarissime qui n'est ni l'enjeu d'une lutte, ni le fétiche d'une adoration, ni une marchandise pour l'échange. Il cherchait l'objet perdu.

La lanterne allumée au poing, errant dans les rues, hagard, Diogène est l'ancêtre du chercheur de science.

*

Il est là, sur la place publique, dans les immondices. Immobile, seul, accroupi, méditant. Alexandre le Grand passe, en vue du tonneau. Alexandre s'arrête, avec sa suite, sa troupe, sa pompe. La théorie, chevaux, cuirasses, pourpre, montre, en s'arrêtant, fait du cliquetis. Elle n'est jamais fixée longtemps ; par nature, la puissance passe, elle ne reste

pas, elle a mille affaires ailleurs, où vous n'êtes pas. La puissance est absente.

— Que veux-tu, que désires-tu ? Ma gloire et ma puissance ont loisir de tout te donner. La grandeur apostrophe l'ignominie. Le pouvoir, l'empire offrent au chien, de haut, tout ce dont un chien est avide.

— A présent, ôte-toi de mon soleil, répond François Diogène, qui se chauffait dans le soleil. Je ne sais ce que je désire, dans mon corps, dans ma tête, pour demain, mais je sais maintenant, à la pointe de l'instant, qu'une ombre noire a refroidi soudain mes os. Ote cette ombre, ton ombre, Alexandre, de la présence du soleil.

Méditation deuxième de la bassesse. Entre ma bouche et l'eau, voici une écuelle, je casse l'écuelle, je touche l'eau de ma paume et de mes dents. Entre ma peau et la statue de neige, voici mon manteau, je jette le manteau et j'embrasse la neige, nu. Entre mon corps et le soleil, Alexandre est passé, qui voile le soleil, ôte-toi de mon soleil, Alexandre. Entre mon attention et un objet du monde, toujours vient se glisser un interrupteur, un intercepteur, écuelle, manteau, Alexandre : un écran. Un parasite passe

et se place entre le sujet, par exemple, moi, et l'objet, l'objet majeur de toute connaissance, le soleil.

Le soleil, vu de la terre, est masqué par la puissance, juchée sur son cheval.

*

Dans le jour solaire, mes lumières sont faibles, chétive lanterne, à la lumière du soleil, mon regard est infirme et débile, au moins éviter les ombres. Quelle ombre m'empêche de voir, quel parasite interdit que je sois continûment baigné du soleil tel quel ? Diogène est dans le dessin, il est dans le calcul exact de l'ombre et de l'interception, il n'est pas le géomètre, il est saisi dans l'esquisse de géométrie.

L'ombre est toujours projetée par le Grand, le Roi, la haute majuscule, la plus haute possible, dominante, majeure, si haute que je vis toujours dans son ombre, l'ombre est toujours portée sous le prince, la puissance et la gloire. Toujours. Non par tel prince nommément, non pas expressément Alexandre le Grand, mais par l'échelle de hauteur elle-même, munie de ses maxima, l'échelle animale de lutte, de valeur et de prosternation,

et nommément, pour le coup, par celui qui, maintenant, est le plus fort dans le rapport des forces, maintenant le plus fortuné dans la comparaison des valeurs marchandes, maintenant le plus digne dans la hiérarchie des vénérables en général. Le dessin solaire est un calcul de maximum. On n'y voit, hors de l'ombre, que le maître des enjeux, le fétiche le plus digne, celui qui a l'œil sur les prix. Qui cherche à penser ou à voir un objet vit toujours dans son ombre, toujours projetée par plus haut que son tonneau.

Entre François d'Assise et le soleil passe un loup, un loup de campagne, le loup local de Gubbio. François, en quelle langue, qui le saura jamais, a parlé au loup. Je l'écoute. Entre le chien et le soleil, le roi des loups, le Grand, celui même en comparaison de qui aucun des loups qui se battent contre des loups ne peut être pensé plus grand, Alexandre le Grand, passe et s'arrête un moment. A présent, ôte-toi de mon soleil, Alexandre.

*

Le plus grand résume et assume la chaîne parasitaire, il est à lui seul le réseau des

interceptions. Celui qui m'éblouit et m'interdit d'intuition, celui qui obscurcit ou ôte la connaissance n'est jamais que le prince ou le premier, c'est-à-dire la course, la concurrence et la rivalité, l'imitation, l'échange et la prosternation. La culture est l'ensemble des aides qui permet d'échapper à la comparaison, elle échappe à la gloire, indifférente à la puissance, écœurée par la concurrence. La culture qui fait vivre, celle qui ne se délecte pas de la mort, rit de la hiérarchie, elle n'est jamais en course. Elle est là, dans son tonneau, elle regarde, lamentable, les barbares jouer aux jeux mortels de la concurrence. Ils ne voient plus les choses, ils ne les connaissent ni n'en tirent le fruit, mais, attentifs aux autres et aux plus grands d'entre les autres, ne voient que des enjeux, des fétiches, des marchandises. Diogène, accroupi, à l'ombre d'Alexandre, paraît prosterné devant Alexandre, le Grand Fétiche. Nous n'échangeons qu'Alexandre imprimé, gravé sur les pièces de monnaie, nous n'apprenons jamais que les conquêtes d'Alexandre, drogués de fascination devant la taille des empires.

Voilà qui est donner du prix aux choses,

les choses désormais sont intéressantes. Elles ne sont ni l'eau transparente, sans odeur ni saveur, ni la neige froide, sans couleur, ni ce soleil banal qui luit pour tout le monde. Et d'abord, celui qui connaît sait ce qui a de l'intérêt. Nous ne nous intéressons qu'à ce qui a ce prix-là. Aux enjeux pour des luttes chaudes, aux fétiches des respects humiliés, aux marchandises dans le courant d'échanges. Tout beau. Qu'est-ce-que l'intérêt ? Notre langue sage le dit sans ambages : c'est ce qui réside entre, qui se situe dans l'intervalle. Entre moi et je ne sais quoi réside l'intérêt. Alexandre intervient, il est juché sur son cheval entre Diogène et le soleil, il est intéressant. L'écuelle est intéressante, elle est entre ma bouche et l'eau, calice, hanap, vase précieux, tesson, elle bouge, le manteau est intéressant, il flotte entre la neige et ma peau, chasuble, douillette, la neige ni l'eau ne changent, les mots sont intéressants, ils volent ou dorment entre nous. Diogène jette le manteau, casse l'écuelle, se tait, il abandonne les objets intéressants. Et il demande au roi de s'écarter du soleil. Qui est le roi, qui est Alexandre ? Il est l'objet le plus intéressant, il est la personne la plus

intéressante du monde : le pouvoir est d'autant plus grand qu'il intervient partout. Et s'il est le plus grand, il n'y a pas de lieu ni de temps où il n'intervienne. Le pouvoir est donc ce qu'il y a de plus intéressant. Diogène l'abandonne, il demande au roi de laisser le rayon de soleil l'inonder directement de chaleur et de lumière. Diogène tente d'effacer les médiations. Il ponte les intervalles. Il éteint les médias. Il essaie, de la main, de la voix, d'écarter les parasites. Il est, très exactement, désintéressé.

Il est l'inventeur du théorème fondamental de la connaissance, j'entends par théorème ce qui permet de voir. Il dit : les choses à voir, les choses à connaître, eau, neige, soleil, sont les choses inintéressantes. La culture, la connaissance disent ensemble : ce qui a de l'intérêt, vrai, n'a aucun intérêt.

Si les gens de culture et de science ne s'intéressaient plus qu'à ce qui n'a pas d'intérêt, il pleuvrait des inventions sur notre monde, avec abondance et grâce. Gratuitement, sans tarissement.

*

Diogène est là, sous l'ombre du roi, Alexandre est debout, le soleil dans le dos.

Diogène fait son deuil de la grandeur, il lui semble que le corps du roi descend au tombeau, il lui semble voir se dresser une tombe à la place du roi, la grande Pyramide d'Egypte qui pèse sur la momie de Pharaon le Grand, qui contient et qui cache, verrouillés à jamais, ses valeurs, enjeux ou fétiches, ensevelis. Le soleil luit derrière la Pyramide comme il était intercepté par le corps d'Alexandre vivant. Mort embaumé, statue dans son coffre. Le soleil se lève derrière le tombeau pyramidal, oui, le soleil s'écarte de la tombe, il perce à la pointe, au sommet du polyèdre parfait. Je ne reconnais plus Diogène le Cynique, ébloui, transformé par le soleil, toute la scène change mais demeure, c'est la même, mais c'est la scène primitive de géométrie, c'est le jour et le lieu où Thalès vit le soleil passer au-dessus du tombeau et tracer sur le sable ce tout premier théorème des formes semblables stables par variance de taille, premier espace exact, c'est la scène première de science. Que la grandeur intervienne devant le soleil, et le chien reste à l'ombre. Que le soleil monte juste au-dessus du sommet du tombeau des rois, et le sage lit sur le sable la première rigueur

inventée. Thalès et Diogène sont sur la même scène, l'une est le théorème de Thalès, la première invention de géométrie, l'autre est sa condition, le théorème de Diogène, la première invention de théorie de connaissance : ôte-toi de mon soleil, laisse-moi oublier ta grandeur, laisse-moi oublier ton pouvoir. Thalès est là, pour démontrer Diogène, Diogène rend possible Thalès.

*

Ote-toi de mon soleil. Que le roi se déplace un peu, qu'il s'écarte de la lumière et du regard, droits, je vois l'objet comme un soleil, il m'inonde gracieusement de chaleur. La connaissance est sans grandeur, sans puissance, sans adoration, sans conquête, sans valeur, d'abord. L'invention, l'intuition, la découverte, légères, ont lieu sans force, sans or, sans encens. Peut-être sans lieu. Sans Alexandre, la science est un bain de soleil.

Alexandre descend au tombeau, la géométrie, sur la terre ensoleillée, naît. Elle naît du soleil, qui s'élève derrière le mausolée. Le soleil trace sur le sable théorèmes et graphes.

Alexandre descend au tombeau. Du cadavre du roi, de la momie de Pharaon

naissent les fétiches, les marchandises, les enjeux. La momie est elle-même un fétiche, un enjeu, la première marchandise, la première valeur, le premier or. Cet argent primordial qui n'a pas d'odeur.

Il faut oublier le cadavre qui gît entre nous, au milieu de nous, le cadavre du roi, la puissance du roi, pour entrer dans le soleil de la connaissance.

Il faut laisser le fétiche, statue, momie, l'encens qui flotte, la nuée de gloire, la rumeur de triomphe autour d'Alexandre en apothéose.

Laisser le cadavre, oublier le fétiche. Il a fallu la clôture du tombeau pour voir le soleil, inondant Thalès, inventer la géométrie. Or on dit que jamais, nulle part, sous nulle latitude, on ne vit de dieu de la pesanteur. Et la physique naît, justement, de la chute des corps lourds, du mouvement des corps pesants, phénomène banal, méprisé assez pour être un lieu sans dieu. Partout ailleurs les dieux couvraient les lieux. Ils les protégeaient, ils empêchaient de voir les objets locaux. La géométrie naît dans l'espace hors de l'ombre du roi, la mécanique dans une lacune rare parmi l'emprise des fétiches.

Cette déchirure dans l'espace était aussi improbable que l'espace même de la géométrie.

L'enjeu recouvre l'objet, la puissance le couvre d'ombre, le fétiche le transsubstantie. Laissez les enjeux et les idoles, l'objet, comme un soleil, irrésistiblement, revient, se lève. Les grandes inventions commencent.

Des aïeux grecs anonymes, chassés du marché, des concours et des temples, sans doute, chassés des enjeux, des grandes discussions sur l'agora, chassés des catégories, ont dû chercher, aveuglément, pour subsister, un espace partout absent peuplé d'impossibles objets. Ils ont mis la main, enfin, sur un lieu sans lieu, l'espace pur de la rigueur abstraite, sur cette parfaite utopie hors le monde sans laquelle la connaissance ne sera plus que dérisoire, accumulation et copie. Certes nul n'a jamais vu, touché, senti, ouï ni goûté cet espace étrange insensible, nul n'a jamais eu aucune expérience des étranges objets qui le peuplent, et pourtant nous ne savons rien du monde sans lui ni sans eux. Il est pure utopie et les objets du monde se recueillent en lui.

Si quelqu'un cherche un espace ou un objet hors de l'emprise du tombeau, hors de

portée de la puissance et de la gloire, si quelqu'un cherche un lieu sans enjeu, sans fétiche, sans marchandise, s'il cherche une utopie, vous direz de lui, chercheur dérisoire, qu'il ne trouvera pas un monde qui n'existe pas, que nul n'a jamais vu d'espace où se recueilleraient abstraitement les choses mêmes. Et pourtant ces aïeux grecs, anonymes, l'ont vu. Ils l'ont vu et nous l'avons vu, par eux et grâce à eux. Et nous n'avons jamais connu que grâce à cet espace. Et comme ils sont toujours anonymes, ils ont même été chassés de la gloire posthume, de l'apothéose. Et c'est peut-être pour s'être détachés même de cette gloire-là qu'ils ont mis la main sur ce monde-là, conditionnel du connaître.

Et ce fut la naissance de la connaissance.

*

Alexandre le Grand laisse traîner son ombre longue sur Diogène le chien, toute l'échelle de grandeur fastueusement déployée plonge la connaissance dans l'ombre.

Après le grand commencement de chacune des sciences, chacun put s'évertuer à devenir grand dans l'ordre de la connaissance, on vit

se former des Alexandres de savoir, le savoir se remplit d'enjeux et de fétiches, de marchandises ; au lieu de courir pour la gloire des armes, du rang ou de l'or, on vit des gens réputés sages se mettre à courir pour la gloire de connaissance, les sciences, de nouveau, se mirent à plonger d'elles-mêmes dans l'ombre, l'ère des inventions était close. Les savants ne reçoivent plus de leur science que des récompenses sociales, des postes, des prix, de la renommée. A l'état naissant, leur savoir était vide d'enjeux, de fétiches, de marchandises, maintenant les objets du savoir en sont encombrés, le savoir n'est qu'un monde usuel, celui d'Alexandre. Le savoir ne rend plus le travailleur meilleur, et l'amélioration du sujet ne dévoile plus de nouveaux objets, non, les savants voient grandir leur pouvoir, donc leur ombre. Ils voient grandir leur taille et leur gloire, donc leur ombre. Ils voient grandir leurs trésors, leur importance, leur puissance, l'ombre longue d'Hiroshima s'étend sur le monde. Les voici comme n'importe qui, sots, arrogants, vaniteux, tricheurs, concurrentiels et monotones, comme de vulgaires rois de gloire, la grande ombre d'Alexandre recouvre de nouveau la science.

L'œuvre améliore l'ouvrier qui améliore l'œuvre, chacun faisant sa demeure dans la vivacité de l'autre et sa largeur. L'œuvre qui n'améliore pas l'ouvrier n'est qu'une œuvre de mort, une ombre, un travail, une gloire banale, une peste coutumière.

Le monde est large et beau. Il est si beau que l'ouvrier qui l'avait, toute la semaine, produit, subitement, un beau Dimanche, devint Dieu. Il devint bon devant le monde beau, à reconnaître que son œuvre était bonne.

Si la science était belle et bonne, les savants se transfigureraient à travailler une telle matière et cela se verrait. Si les savants devenaient meilleurs, meilleurs de leur œuvre, ce serait le signe que cette œuvre est bonne, et que la science est hors de l'ombre d'Alexandre, et cela se verrait. Si ce changement n'a pas lieu, c'est que la science n'est pas belle et bonne. Peut-être faut-il inventer, d'urgence, une science nouvelle où les savants s'amélioreraient : ôte donc ton ombre, Alexandre.

Autrement et mal dit, si l'épistémologie se réduit à une logique du fonctionnement des méthodes assortie d'une sociologie concrète

des groupes en conflit, alors la science n'est plus que l'ordure ordinaire. Tout en elle vient de la puissance et se change en puissance, vient de la gloire et se transforme en gloire, vient de l'or et se transmute en or. La science contemporaine qui a depuis longtemps percé les secrets, les vieux secrets de la transmutation, sera couverte de la honte historique d'avoir découvert la pierre philosophale à l'envers. Tout, à la fin, se transmute en or, mais l'ouvrier reste inchangé.

★

Ote-toi de mon soleil. Si, par chance, tu t'écartes, la connaissance est une hymne au soleil. Elle consiste, simplement et par avance, à déplacer le corps du roi.

Qui a le pouvoir de déplacer le corps du roi ? Personne. Qui pourrait avoir la puissance sur la toute-puissance ? Personne, sauf plus fort, plus riche, plus digne que le roi, c'est-à-dire un autre roi ou plutôt le même roi. S'il a tout le pouvoir, nul n'a pouvoir sur son déplacement.

L'espace tout entier n'est que l'espace d'Alexandre, qui a tout transformé par la relation d'ordre. Non pas l'ordre qu'il donne,

mais celui dont il est le lieu maximal. Comment déplacer toute l'échelle d'ordre ?

Il faudrait que je m'oppose au roi. Mais si je m'oppose à lui, fort ou faible contre fort, riche ou pauvre contre riche, ignoble ou digne contre fétiche, je camperai dans l'espace d'Alexandre, dans le champ de la bataille, je confirmerai dans leur loi les rapports de la valeur et les hauteurs de l'idolâtrie. Alexandre, alors, régnera sur moi aussi bien, la relation d'ordre m'imposant sa loi. Alexandre règne sur tous, y compris sur ses opposants. Il est un roi si puissant qu'il n'a pas de contradicteur, contredire le roi c'est appartenir au roi, s'opposer à la puissance est entrer dans la logique des puissances, contester la fortune est donner dans l'arithmétique du compte, détruire les idoles est entrer dans le sacré. Si je gagne cette lutte, je perds pour avoir accepté la relation d'ordre et si je perds, je perds. Je campe dans l'espace déjà divisé en vaincus et triomphateurs. Alexandre est vraiment le Grand parce qu'il gouverne partout : de la Macédoine au Gange, et sur la petite place publique. Dans tout l'espace des actes, des conduites, des opérations et des intentions.

Catastrophe. Il envahit l'espace, tout l'espace, l'Europe et l'Asie, autour de moi et loin de moi. Il occupe l'espace que j'occupe moi-même, il occupe l'espace occupé par le soleil. Tout le dessin d'Alexandre à Diogène, plus toute la marge inondée de soleil. Il a envahi le soleil, il est le Roi-Soleil. Follement intelligent, il occupe mon âme intrigante et ma place ; stratège exceptionnel, il a conquis le rayonnement, la puissance nucléaire du soleil. Il a conquis la connaissance ou toutes les puissances que la connaissance peut donner, quand ses objets redeviennent, passé la découverte, enjeux, fétiches et marchandises. Le corps du roi n'est pas seulement le corps du roi même, il occupe le volume, il atteint le corps du soleil. Depuis le jour d'Hiroshima, le roi est devenu le Roi-Soleil. Il peut, de la main, déchaîner l'orage solaire. Jamais, jamais plus le Roi-Soleil ne s'écartera de mon soleil. Lui-même, dans son corps, ne le pourrait pas.

★

A-t-on jamais pu mesurer le tonnerre de Bossuet ? En présence du Roi-Soleil, devant la royauté absolue elle-même, il fait claquer

dans ses paroles hautes l'éclair de Dieu, foudroyant. La foudre tombe aux pieds du Roi-Soleil. Celui qui règne dans les cieux, tonne-t-il, et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté, l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et de leur donner, quand il Lui plaît, de grandes et de terribles leçons. Louis le Grand, au ton de cette foudre, se déplace et se courbe. La science est derrière lui, dans la toute-puissance et la gloire de Dieu. Le soleil d'ici-bas est voilé par le Très-Haut. Le maître a trouvé son maître, le pouvoir absolu trouve son contrepoids. Dans le dos d'Alexandre, le soleil n'est pas sous son pouvoir. Qui, désormais, peut parler au nom d'une autre foudre que la foudre temporelle? Qui peut équilibrer par un éclair géant le soleil allumé à Hiroshima? Bossuet, face à Louis le Grand, le fait s'écarter du soleil de justice. A-t-on jamais mesuré l'étrange liberté d'esprit amenée par ce souffle et portée sur son vol? Cela n'était pas arrivé de longtemps que le plus grand absolument sur cette terre fût contraint à l'abaissement pour laisser rayonner le vrai soleil de science et le grand soleil

de puissance, que le plus fort fût convaincu publiquement d'emprunt; sans doute, cela n'arrivera plus, nous n'avons plus pour tempérer les puissances du monde les toutes-puissances de l'autre monde. Et les puissances de ce monde ont enfin dans les mains la toute-puissance donnée par la science, la force du soleil, l'éclair nucléaire solaire. Le soleil est dans les mains de la force hasardeuse, imprévisible, indéterminée des groupes.

Qui maintenant pourrait déplacer le corps du Roi-Soleil? Personne. Nul ne peut déplacer le monde.

Je n'ai que le pouvoir de mouvoir le corps du roi en moi.

*

Alexandre parcourt l'espace, de l'Occident à l'Orient, il transforme le monde en batailles, victoires, concours, catastrophes, en triomphes, humiliations, fortune, gains, pauvreté, en gloire, obscurité, en puissance et faiblesse, il trace dans l'espace les lignes de l'ordre, les barreaux de l'échelle. Là où passe Alexandre, on ne peut plus que gagner ou perdre, lever le bras ou avoir le dessous. Des lieux dans

l'espace où reposer sa tête, il ne reste que ceux de l'exaltation ou de l'humilité.

L'espace tout entier, du soleil au tonneau, est pris par cette échelle. Pas de route pour en faire le tour, pour l'éviter, pour s'écarter d'elle.

Je cherche un lieu absent, un oubli dans mon corps tenu par le Roi-Soleil, le chas d'une aiguille dans mon âme scalaire, où j'aurais pouvoir de mouvoir le corps d'Alexandre.

*

Ce lieu n'est pas là.

La tradition que je rapporte, la scène que je récite, cette parole du chien au roi, le vol immense de l'éloquence face au Roi-Soleil, ne sont que des panégyriques écrits de Diogène. Admirez, peuple assemblé, histoire, la statue du chien en marbre de Paros, exhibée sur une colonne : il a su vaincre le Grand, il est plus grand que lui, encore. Il l'a provoqué, il a montré sa hauteur et sa morgue, il l'a méprisé, il a battu le Grand, il a gagné. L'histoire dit, l'histoire ne dit que la victoire du chien aboyant sur le roi puissant : ôte-toi de mon soleil. Mon soleil et ta petite

ombre, Alexandre. Et Diogène n'a dit cela que pour vaincre Alexandre, sous les bravos de l'agora et des classes d'histoire, des leçons de philosophie. Je soupçonne ce chien vaniteux d'avoir traîné là son tonneau, sur la place publique, dans l'attente fervente de pouvoir provoquer le roi, quand il passerait, comme une araignée tend son fil poisseux pour capter les mouches. Jouant la faiblesse pour être plus fort que la force. Quittant la société, paraissant la quitter, pour mettre le roi en échec. Jouant l'ignominie pour s'anoblir au-dessus du prince.

Alexandre le sait, il avoue : si je n'avais pas été Alexandre, j'aurais voulu être Diogène, dit-il. Si je n'avais pas été roi, j'aurais voulu être philosophe. Alexandre n'a peur de rien, ni des Perses ni des Mèdes, ni de l'Europe ni de l'Asie, ni de l'Occident ni de l'Orient, il a peur de cette araignée. Il eût aimé être Diogène. Il ne dit pas qu'il eût aimé être Platon ni Aristote, philosophes à la botte de Philippe ou de Denys, tyrans de Macédoine ou de Sicile, non, il préfère Diogène. Si je n'avais pas eu le pouvoir, j'eusse aimé devenir cynique. J'eusse aimé devenir philosophe opposant, hargneusement

aboyant. On fait, il est vrai, aux philosophes engagés des funérailles nationales, qu'ils ont, humbles de gloire, déjà refusées, on les suit dans des cortèges qu'obtiennent rarement les rois qu'ils ont vilipendés. Cela fait beaucoup plus de gain pour bien moins de fatigue. Suétone a vaincu douze Césars ensemble, traînés dans l'ignominie du souvenir, et Voltaire a fait de l'ombre aux têtes couronnées d'Europe.

Diogène a gagné. Non, Diogène a perdu, Alexandre a gagné. Le chien n'est pas cynique, il n'a rien abandonné, ni le combat, ni la valeur, ni la grimace, il guette le roi dans l'espace de la bataille où il le met échec et mat. Il vainc, mais il obéit à la loi des batailles, et, par cette obéissance, il perd. Il est désormais dans le camp d'Alexandre. Il y a toujours résidé : le tonneau n'est sur l'agora que pour le panégyrique. Diogène aurait pu le rouler au fond de quelque désert. Le cynique n'est pas ermite, anachorète, perdu en des îles où nul ne passe. Le chien est attaché. Le cynique est tenu en laisse. Non, votre œil ne vous trompe pas : accroupi, devant le tonneau, dans la grande ombre d'Alexandre, le chien est prosterné

devant le roi, devant toute l'échelle des grands rois, celle qui va jusqu'au soleil. Votre regard ne trompe pas, c'est votre oreille qui vous trompe, la lecture de cet écrit menteur.

Diogène a inventé les armes logicielles contre les armes matérielles, ironie, éloquence, écriture, une sorte de publicité de parole contre la bombe. Sa souille est une arme et sa déréliction un décor. Celui qui a gagné contre le roi n'est qu'un Alexandre pouilleux, un metteur en scène, hypocrite et menteur. Ne croyez pas Diogène plus que tout autre parleur du doute radical. Il est encore dans la force, il tient aux enjeux maximaux, il manie les fétiches solaires, il crée la valeur. Dans le signe et la langue.

Il demeure éternellement dans le tombeau tonneau sans soleil, sous la grande ombre d'Alexandre.

*

Antigone est devant Créon. Elle va descendre au tombeau, écrasée par le politique, condamnée par l'Etat, pour avoir défendu les droits imprescriptibles de l'amour. Je ne suis pas née pour la haine, crie-t-elle, moi, je suis

née pour l'amour. Elle a perdu, elle va mourir. Sa piété, sa pitié funéraire envers ses frères la perd. Antigone est victime, victime d'amour.

Je ne sais si cette scène a eu lieu, en un temps, peut-être. Sûrement : la faiblesse meurt souvent devant la force. Mais je sais que la même scène se joue sur la scène, devant le parterre, je veux dire au théâtre, et qu'elle s'y joue depuis au moins deux mille ans. Antigone défend depuis vingt-quatre siècles les droits de l'amour contre Créon, l'Etat, contre Créon, la haine. Nous l'entendons ce soir une fois encore, comme des milliers l'ont ouï des milliers de fois, nous spectateurs d'un jour ou auditeurs d'histoire, nous sommes indignés par l'abominable Créon, nous sommes prêts, tous ensemble, à nous précipiter sur Créon. Que fait Antigone, la pieuse amoureuse ? Elle livre depuis deux millénaires cet homme, quel qu'il soit, à l'exécration de la foule, à la haine du peuple, aux malédictions de tous. Le bel amour. Le bel amour, comptez : une matinée de ferveur pour deux mille quatre cents ans de vengeance. Est-elle née pour l'amour, est-elle morte d'amour ? L'histoire, je veux dire

l'écriture, ignore, implacablement, la prescription. Créon, éternellement, est sans pardon. Comme Alexandre est ridicule, devant l'injonction du chien. Diogène, d'un mot, a gagné l'immortalité. Alexandre a dû battre Darius et Porus et tant d'autres pour l'obtenir, il a traversé les déserts jusqu'à la mer de l'Est, Diogène l'a, d'un mot. Antigone a gagné : elle tue Créon tous les soirs, quand une femme dit Sophocle.

Antigone a perdu, elle descend au tombeau. Antigone a gagné, elle donne Créon à nos haines. Antigone a perdu, l'amour a perdu la partie, parce qu'il a joué la partie. Cet amour qui tue tous les soirs doit être un autre nom de la haine. Combien de prétendues amours ne sont, ainsi, que des haines travesties ? Antigone, peut-être, n'était pas née pour l'amour, elle était née pour être contre. L'amour n'est pas l'inverse de la haine, la haine est l'intégrale des contraires. Et l'intégrale des parties. La partie est de Créon et elle est d'Alexandre, ils gagnent et perdent, par force, mais l'intégrale des parties est d'Antigone et de Diogène, qui gagnent toujours au long de l'histoire, par la martingale de l'écrit, par la mise en scène.

Qui joue, qu'il gagne ou perde, perd, il perd d'obéir aux règles du jeu ou à sa martingale. Il entre dans l'espace attractif des chamailles et se soumet à lui. S'agenouille, drogué, bavant d'obéissance éperdue, devant les lois de la stratégie, de la lutte, de la victoire.

Diogène est le double du corps du roi, Antigone est remplie de Créon, elle a définitivement perdu, elle est entrée, par la porte de la haine, dans le tombeau sans soleil.

*

François d'Assise parle au loup. Antigone parle à Créon. Diogène apostrophe Alexandre le Grand et Bossuet le Roi-Soleil. Les couples abondent dans ce multiple apologue, ils abondent et s'alignent, ils se font face comme en miroir. François est face au loup. Derrière le loup et plus fort que le loup, Créon le politique est un loup, encore. Mais, derrière Créon, Alexandre le Grand, plus grand que Créon, est le plus grand des loups politiques. La série des forts se renforce, elle s'aligne dans l'espace jusqu'au soleil. En face, la série des faibles, de plus en plus faibles, rampe et

s'humilie, à terre. Elle continue la série des forts, l'échelle va du soleil à terre et de la terre au soleil, érigée, verticale. Qui peut-on placer, face au loup, de plus faible encore ?

Un agneau. Agneau faible, bêlant, blanc, tête de série de la série des faibles, face au miroir, devant le loup.

Il est là, au bord du ruisseau, presque sans voix, tremblant, devant l'onde pure. Il est là, sur la rive, face au rival, et paraît lutter contre plus fort que lui. L'agneau, faible, perd. Le loup l'emporte et le mange au fond de la forêt ; mais quelle revanche ! l'agneau gagne, maintenant.

Nous n'écoutons jamais le loup. Sa complainte lamentable sonne juste : nous médisons de lui, nous le calomnions, même, nous ne l'épargnons guère, nous, les bergers et les chiens. Il est seul, nous sommes le nombre, bergers en famille, meutes de chiens courants, agneaux en troupeaux entourés de béliers. Les chiens aboient au solitaire, les cyniques. Mais les plus nombreux sont encore ceux qui savent la fable, qui la récitent et l'apprennent aux enfants, d'âge en âge, ils sont innombrables.

La raison du plus fort est celle de l'agneau,

raison ou âme pure, robe de laine virginale et blanche. La raison du plus fort est la raison des chiens, plus celle des bergers, plus celle des chasseurs, plus celle des écrivains fabulistes, plus celle de la pauvre victime frileuse déchirée au fond des forêts, enfin celle de la fable cruelle répétée le matin à l'école de la raison et répétée le soir à la maison de la prudence, raison bien raisonnable, écrite, qui fait haïr le loup transhistoriquement. L'agneau a la force, il a donc la faiblesse et l'innocence aussi, le loup est le méchant, toujours. Il est le bouc émissaire.

Le loup est la vraie victime invisible et le vrai méchant est l'agneau. Le vrai loup est l'agneau. Il se place en un site qui rend la critique impossible : onde pure, enfance innocente et martyre, ingénue et candide, habit de laine blanche sur laquelle est écrite l'histoire, raison droite. De là étant, il gagne implacablement, il a gagné depuis longtemps, depuis un passé fabuleux, depuis les fabulistes et les rationalistes.

★

Il a perdu, dévoré ; il a gagné, inexorable ; il a perdu, il n'est qu'un loup bien travesti,

un loup si fort qu'il a, de plus, l'argument de faiblesse, un loup si grand qu'il a, de plus, l'état de petitesse, un vainqueur si totalement vainqueur qu'il occupe, de plus, le site de la victime, un loup plus fort que tous les loups ensemble et qui livre tous les loups de l'espace et de l'histoire à la haine sans prescription des foules fascinées par sa représentation. Car la haine de ceux qui savent, la haine théorique de ceux qui savent mettre en scène est sans aucune proportion avec la haine simple et sauvage du loup qui assouvit sa faim. Celle-ci gagne la partie, à l'instant, par occasion, dans la circonstance, elle fait l'histoire qui passe et qui meurt, contingente, celle-là tient la martingale de l'intégrale des parties, la stratégie de la mémoire, elle est l'intégrale des haines. Elle essaie, parfois, de se nommer amour, elle réussit, souvent, à se nommer raison. La force la meilleure est celle de la raison. Continuation de la sauvagerie par des moyens plus stables, qu'on appelle culture et science. Le style assassine plus sûrement que les crocs, et plus longuement.

★

On dit que Diogène voulait qu'on l'enterrât le visage face à la terre. A terme, les valeurs et situations se renversent, dit-il, et le bas devient haut, le maître devenant esclave. Quand il fut vendu, justement, comme esclave et qu'on lui demanda, au marché, à la criée, ce qu'il savait faire, il répondit : je sais diriger les hommes. L'esclave sait être maître. Il a su être le maître d'Alexandre.

Preuves, non de sa vanité, comme croyait Platon, preuves décisives de sa stratégie. Diogène joue la place basse, le site ignoble, il joue la victime, la morale, il joue les censeurs, persuadé que, par-derrière ou par un nouveau tour, cette place est plus haute que la plus haute. Qu'au moins, elle n'est pas moins basse.

L'agneau est au moins aussi cruel que le loup, quoique dévoré par le loup, il est muni du supplément de ressentiment qui advient quand on manque de dents, Antigone se venge longuement de Créon, manque de couronne, Diogène est plus grand ou au moins aussi grand que le grand Alexandre, à la limite Job, dans son fumier, grattant ses ulcères avec son tesson, s'égale à Dieu. Il apostrophe Dieu et lui parle face à face. Nous

sommes aux limites des échelles d'ordre. De l'animal, à terre, au soleil, en plein ciel.

*

Issue de la terre, la grande échelle de grandeur et de hiérarchie plonge d'abord dans l'animal avant que de monter vers le ciel. Le chien Diogène a le ventre à terre, le chien de garde aboie au loup qu'il n'épargne guère, le loup prédateur sur la rive guette l'agneau, rival, l'agneau, frileux, ne sait pas, ne peut pas sortir du troupeau, le loup rôde autour de Gubbio, la horde fait face à la meute à propos du troupeau, leur enjeu, voici d'abord des chiens, des loups, des agneaux, seuls ou en groupe, l'échelle d'ordre est animale, ce ne sont là ni des fables ni des images, la lutte, la dévoration, la hiérarchie, la grandeur, le respect sont des valeurs bestiales, elles nous viennent des bêtes et flattent les bêtes en nous, ce qu'il y a d'animal en nous est politique. Chiennerie et lycée, le lycée, le nom même l'avoue, est le lieu d'élevage des loups.

L'échelle sort de terre et du ventre des bêtes, elle s'élève. Elle monte vers nous :

momies de pharaons dans le tombeau, sœur funéraire, penseur en guenilles, moine convers, petits roitelets, grands rois, rois des rois, soleil, elle va au-delà du soleil, merveilleuse transcendance, vers Dieu, le Très-Haut.

Diogène avait gagné pour tenir le temps et l'intégrale stable des parties. Diogène avait trouvé la martingale de l'histoire, par l'écrit, par la mise en scène ; par le langage, il tient aussi la puissance dans l'espace. Voyez : il gagne d'un coup l'ensemble de l'échelle, il met la main sur tout l'empan de son extension. Il est cynique, il est animal, il se roule à terre, il est enseveli dans son tonneau. Il reste à la racine de l'échelle, il est à terre, il sort de terre, il est des bêtes, de la chiennerie. Mais il est homme, il cherche un homme, sa lanterne allumée n'éclaire en plein jour que lui, elle fait voir que Diogène est un homme, Diogène tient en main son feu de publicité ; il est philosophe et il s'approprie le soleil. Il parle au roi comme à son égal, comme à son serviteur, et il parle du soleil comme sien : mon soleil. Il est presque roi, il va au-delà du soleil.

Et, pour finir, il est Diogène. Diogène : c'est-à-dire de la famille, de la lignée, de la

gens de Zeus. Diogène est du genre de Dieu. Par son nom, il est fils de Dieu.

Il aboie, il est homme, il parle et le soleil est sien et il se nomme fils de Dieu, il est toute l'échelle de la bête à Dieu, de la terre au ciel, et du tonneau vers le soleil. Il a gagné dans le temps, il a gagné dans l'espace, gloire au pouilleux divin, fils de Dieu. Que peut peser un Alexandre le Grand au-devant de celui qui est tout et dont la famille déchaîne la foudre et se trouve au-delà du soleil ? Alexandre n'est qu'un barreau local, aussi haut que soit le barreau, Diogène couvre toute l'échelle.

Le soleil a changé de mains. Que le roi imprime sur ses pièces l'effigie du soleil, et il dessine là, sans le savoir, la face de Diogène, le visage divin. La puissance nucléaire et la lumière ne sont plus dans les mains du roi, le roi s'arrête, il descend de cheval devant le fils de Dieu. Diogène a su mouvoir le corps du Roi-Soleil. Alexandre s'incline et le chien reste assis, goguenard. Toute l'échelle d'ordre s'incline devant l'animal.

*

Les voici, gagnants, battus, élevés, abaissés, à égalité de puissance et de gloire, le chien et le loup, le chien savant et loup le grand, bêtes. Ils tiennent l'espace, l'un de fait et l'autre en droit, l'un par tactique et l'autre en stratégie, l'un par les grandes énergies, l'autre par les petites, l'un par force et l'autre en langue. Alexandre et Diogène nous viennent en couple du fond de l'histoire sur la même vignette, inséparables jumeaux ou mortaise et tenon. Qui fait la gloire de qui, qui des deux fait la force de l'autre ?

La philosophie, la sagesse, est l'invention du lieu d'où l'on voit se réunir la mortaise et le tenon.

L'agneau est un loup permanent, le loup est bouc émissaire. Ils nous viennent tous deux du fond des traditions sur la même vignette, réciproques ou jumeaux, qui a fait la renommée de l'autre ? Antigone, reine funèbre, et Créon, potentat froid, jouent depuis plus de deux mille ans devant le même décor à se renvoyer la même balle de gloire, sans voir et nous cachant les restes de Thèbes écrasée. Job chante-t-il la gloire de Dieu, apostrophe-t-il Dieu pour la gloire de

Job, pour que les enfants, d'âge en âge, récitent son tesson ?

L'échelle de grandeur, lentement, se courbe. Le plus fort et le plus faible sont mutuels, le plus faible et le plus fort sont souvent jumeaux, il se forme un cercle, une sorte de cirque, une sorte de bague ronde où le chaton, dans sa pierre transparente, gèle et fait voir ces couples liés, qu'on croyait séparés de toute l'étendue large du ciel. La droite s'incurve et les stations rivales, complémentaires, réciproques, se boutonnent. Fermeture éclair.

*

Bienheureux les faibles, heureux les humbles, cela fut dit sur la montagne haute, quel besoin de hauteur pour dire heureux les bas ? Bienheureux les forts, cela fut dit sur des montagnes plus hautes encore, du côté de la haute Engadine, renversement du balancier. Certes, il faut parfois protéger les forts contre les faibles... La relation d'ordre fait balançoire, elle n'est pas verticale et droite, elle tourne. Mais que fait là le bonheur au milieu de ces ascensions et

descentes? Rien ne monte à cet échafaud, rien ne roule de lui que le malheur.

Ecoutons le chant de Magnificence: Il a dispersé les arrogants et les superbes, déposé les puissants de leur siège, Il a exalté les humbles, haussé ceux qui gisaient à terre, Il a rempli de biens les affamés, Il a expulsé les riches, vides.

Je le chante et le magnifie, la puissance de son bras se déploie. Il a fait de grandes choses en moi et pour moi, Il a détourné son regard sur la bassesse de sa servante, voici que désormais l'intégrale des générations me dira heureuse. Elle a gagné, elle a trouvé la martingale de l'histoire.

La Magnificence produit la grandeur, la fait, la construit, elle la monte avec de la bassesse, avec de la servitude, comme si l'on ne pouvait remplir qu'en vidant, hausser qu'en déposant, anoblir qu'au moyen de l'ignominie. Le bonheur se chante de celle qui s'élève de la terre ancillaire sur un bras puissant, bras qui du même coup disperse les superbes. Exulte l'humiliée, les potentats s'effondrent.

Comme s'il n'y avait qu'une place dans tout l'espace. Comme si tout le volume du

large monde se réduisait à des points marqués sur l'échelle échafaud, sur la route qui paraît droite et qui fait manège. L'espace de l'ordre est linéaire et courbe. L'espace des relations entre nous est une circonférence étroite. Alors que l'espace du monde est immense. Le premier, du coup, est encombré, surchargé, le deuxième est vide et libre.

*

La révolte est un mot exact qui dessine un cercle. La révolution fait une volte-face. Le haut passe au bas, le bas est exhaussé, la petitesse est magnifiée, la gauche passe à droite, pour une fois le mot dit la chose avec une géométrie parfaite. Rien ne change par symétrie ou substitution, quel intérêt majeur à ce que tel ou tel soit stable sur le siège ou s'humilie sous la cendre, s'il reste encore trône et souille, des rassasiés de biens, des affamés de pain? Quel intérêt le mouvement d'exaltation si l'échelle est fixe et stable? Quel intérêt de changer si tout est invariant? Même si un pas de vis s'y ajoute.

Le magnifique en grandissant laisse invariant ce qui l'humiliait avant qu'il ne s'élève. Il se magnifie en minimisant les grands

d'auparavant, balance, balançoire, il a besoin pour être grand de ces nouveaux petits qu'il humilie. Ces changements ou échanges sont exactement des mouvements apparents, des phénomènes. Une fois qu'on a bien décrit lesdits phénomènes, les Diogènes et les Antigones, les meutes et les troupeaux, reste que l'essentiel est l'échelle incurvée, le cercle d'ordre, invariants, sur quoi ces mouvements apparents ont lieu. L'essentiel est le lieu de ces déplacements.

Quand la distance entre deux noms propres s'annule, quand la différence entre deux noms s'évanouit, quand le nom lui-même se perd, qu'importe le couple puisque les couples abondent indéfiniment, quand les variations entre les positions s'immobilisent, reste l'invariant, reste le chemin relationnel, stable, sur lequel tous se meuvent ou semblent se mouvoir, reste ce sur quoi les phénomènes apparaissent : la relation d'ordre, découverte enfin courbe, le plus vieux des manèges du monde.

★

La servilité, jouissant de l'obéissance, est le rêve du règne et c'est pourquoi elle l'ali-

mente en retour. Le règne jouit de l'obéissance, à son tour, et c'est cela jouir du règne. Le maître et l'esclave mangent ensemble leur ignoble relation de servitude et de maîtrise, ils tiennent par mortaise et tenon, ou par boucle de réalimentation. Ou par un lien direct d'équilibre ou par un mouvement apparent qui entretient dans le temps l'équilibre. Or ce mouvement éblouit, on ne voit plus que lui, alors qu'il agit comme un rhéostat, il entretient la fixité, son but, par dépense de force et de mouvements, son moyen. Liés par ce feed-back, dans les cas le plus raffinés, le maître et l'esclave desservent en fait ânes, mulets de somme, la même vieille roue animale qui ordonne les bêtes entre elles. Nous n'avons pas quitté la bestialité. Le chien des philosophes et le loup des fables.

Comme si l'animalité gisait, noyée dans l'apparence, et fixée dans le cirque de ses propres relations : elle est politique. Et réciproquement. Vienne l'homme.

★

Le maître, mais pourquoi l'appeler maître, encore, le maître n'a pas de maître, certes, il

n'a pas non plus d'esclave. Le maître n'a pas de disciple. Il n'a pas besoin de chœur pour chanter sa maîtrise. Il a maîtrise sur les choses. Le grand, pourquoi le nommer grand, le grand ne connaît pas de petits, la grandeur n'a pas besoin de petitesse. Le coq seul a besoin de la basse-cour. Le besoin, autour de soi, de petits quant-à-soi, est une maladie de dépendance aussi grave, une drogue aussi dure, une sujétion à l'apparence aussi bête que le besoin de maître au-dessus de soi. Il suffit pour s'en libérer de reconnaître la largeur de l'espace, son déploiement, la grandeur de la terre, de la mer, du monde, la longanimité de l'intelligence sage.

La force, libre, parcourt l'espace, elle se lamente de la faiblesse, mais ne la requiert pas pour se connaître forte. La force résiste à la concurrence, elle se distingue de l'agression, la puissance est de résister à la comparaison, la grandeur est de résister à l'échelle des tailles, qu'il soit bienheureux celui qui vit dans l'espace neuf que ne ravage pas la relation d'ordre.

★

La relation d'ordre produit les valeurs, déchaîne les guerres, elle est le grand fétiche. Elle est la matrice des fétiches. Elle désigne les enjeux, elle fixe les prix. Elle est ce qui nous reste du règne animal. Elle est la trace, dans nos groupes, des bêtes que nous fûmes. Elle est préhominienne. Loups, chiens, agneaux, bandes, meutes, troupeaux. L'homme naît de la délaisser. Naîtra. Elle est la laisse du chien Diogène. Diogène est tenu en laisse par Alexandre, loup le grand est à son tour tenu en laisse par le chien. Le chien ne deviendra homme que de la détacher. Détacher la laisse d'ordre, laisser la cravache de la comparaison. Alexandre n'est pas né, Diogène à peine. Immergés encore dans la chiennerie et dans le lycée.

Considérez les relations plutôt que les êtres et les êtres plutôt que les noms, et les chemins plutôt que les mouvements. Ne vous laissez pas éblouir par la pompe du roi — c'est facile —, ni par le tonneau du soi-disant sage — c'est moins facile. L'esclave et le maître sont ensemble à genoux, ils adorent tous deux la relation qui les attache. Elle est mouvante, stable, variante, invariante, quels que soient ses adorateurs et leur place. Leur

place change, le lieu des relations demeure. Ils l'entretiennent et l'alimentent. Ils mourraient pour elle. Ils donnent leur corps, leur sang, leur vie à des luttes qui n'ont pour but que de la faire vivre. Elle est le dieu monstrueux qui vit de la mort de ses sectateurs. Elle est le dieu monstrueux qui a pour attribut le sceptre et le tonneau, la couronne et les immondices, l'empire et la folie. Nous lui sacrifions nos enfants. Les chiens lui donnent à manger leurs chiots et les louves leurs louveteaux.

*

J'ai raconté, j'ai mis en scène la scène même de Diogène. Il est là, devant son tonneau, sur les planches publiques, il attend, exhibé. Il attend le Grand, il espère le plus grand, il attend le soleil, il attend Dieu, peut-être. Il expose son cas, il prépare le drame. Il casse l'écuelle, il boit dans sa paume, comme l'enfant à la fontaine, penché. Il laisse glisser son manteau, il embrasse la masse de neige. Nous comprenons, nous, spectateurs dans l'ombre de la place, nous savons que le cynique pouilleux détruit les parasites, qu'il se défait des intermédiaires.

Alexandre passe, le drame est à son apex, Alexandre et son ombre sont dans l'ordre du vase brisé, du manteau jeté, tous écrans de l'objet, du plus grand objet, du soleil. Ecartons Alexandre, il ne s'agit pas du roi. Noël, soleil !

Il ne s'agit que du roi, au contraire. Les scènes dans la scène foisonnent, font de l'ombre dans l'ombre, comme impliquées. Créon le roi entre impromptu sous Alexandre, Antigone lui répond debout, devant Diogène, assis, voici le dialogue stable du faible contre le fort, dont l'état minimal est celui de l'agneau et du loup, dont l'état maximal, infini, est celui de Job, au fumier, misérable, avec Dieu tout-puissant même. Tout l'espace avant le soleil est occupé, y compris le soleil, y compris, âme et corps, celui qui cherche le bain de soleil, tout le volume est envahi par le chemin scalaire de l'ordre. Le soleil même n'est pas le soleil. Il n'est pas l'objet de l'innovation, la nova de la connaissance, il est, inexorablement, férocement, le Grand.

Sur l'échelle qui traverse tout à coup la mise en scène, verticalement, et qui barre le spectacle de sa hauteur et de ses multiples invaginations, le faible qui joue minimum,

Diogène, Antigone, le faible qui joue la partie victimaire, substituable mais stable, et qui joue sur la scène ladite partie, gagne implacablement, non point dans l'espace fermé du drame, mais dans tout l'espace et le long du temps. Victoire, ils ont tous gagné. Alexandre gagne localement, de notre mer au fleuve Indus, mais passant par le point ténu de la petite scène, Diogène gagne globalement. La martingale est pour Antigone, pour le chien ou l'agneau. La martingale donne l'histoire : la mère, le frère, tous les tiens, *omnes generationes*. Ce n'était pas un combat, ce n'était qu'un partage de gloire, entre l'humble de gloire, long, et le glorieux, court. Il est là, yeux baissés, tenant son lys entre les mains jointes, chaste, modeste, comme absent, sa statue sur colonne, gigantesque, ouvre l'un des plus immenses temples de la terre. Par chance, demain, les iconoclastes vont l'abattre. Prosternons-nous devant une telle humilité, une telle absence. Devant l'agneau blanc ou Job ulcéré.

Non, ce n'est pas l'échelle de Jacob, droite, debout, marquant la hiérarchie, touchant le ciel de sa cime, c'est un cercle, une circonférence dont la courbure ne se voit pas. Non,

ce n'est pas une hauteur amont qui sépare le loup de l'agneau, Créon d'Antigone, le roi du chien, une eau pure les multiplie par effets optiques, c'est un montage simple ou compliqué, mouvant et stable, qui attache ensemble, par le rythme rapide et balancé des victoires et défaites, les gagnants et les maîtres, du côté du logiciel et du côté du matériel, les faux perdants des longs triomphes, rois et penseurs de gloire, loups sanguinaires, agneaux gonflés de fiel et de lait, toutes les figures de la scène dans l'espace de la même scène, le volume étincelant de la représentation.

Voici l'amphithéâtre, le cirque rond. Je n'ai pas dit, acte par acte, et sous certaine dictée, un drame, comédie ou tragédie, récits parmi d'autres, des apologues joués, j'ai décrit exactement sous la même dictée la constitution lente de l'espace du théâtre, la dureté de sa clôture, cette espèce de relativité qui découvre un espace courbe là où chacun ne voit que des hiérarchies verticales. Ce théâtre est bien dessiné, maintenant, comme sur un bleu d'architecture, en lignes localement droites et globalement incurvées, à singularités boutonnées. Les riches, les misé-

rables, les forts, les peu respectés, bien disposés en lignes et colonnes, chaque place est un enjeu qui se paie ou qui impressionne, hautes classes et basses, ignobles et notables sont saisis, raidis dans ce champ de forces, sous les statues de fétiches, dans le cercle du cirque, dans la fermeture des prix, des mises, de l'adulation. Qui descend ou gravit les gradins d'ordre monte bientôt sur le podium, la place publique, où Diogène habite, le jour et la nuit, certain de tenir ainsi la position, sûr d'être vu, où Alexandre passe, sûr d'une force qui bouscule les obstacles ; l'espace ravagé par les lignes de forces de l'ordre se jette dans la scène, s'écoule vers elle ou en elle, se ferme grâce à elle qui se ferme grâce à lui. Clôture serrée par tenon et mortaise, stable dans le temps par boucles de feed-back, c'est le cirque social banal, c'est aussi le cirque de la connaissance.

Ainsi se forme une société fermée. En connaissez-vous d'ouvertes ?

*

Le cirque fascine les êtres et les boucle sur leurs relations, rien n'existe plus à leurs yeux

que les liens qui les unissent. La clameur du stade couvre les bruits du monde. Même le ciel, sur le plafond, est peint. La représentation s'emplit du réseau des liens et ainsi enchaîne, elle est vide d'objets. Le théâtre ne fait circuler que les choses qui sont des relations dans le réseau, il ne connaît que les enjeux, les fétiches, les marchandises. Nous sommes troglodytes de notre collectif. Le groupe se ferme sur soi, il ignore le monde. Il ne connaît que ce qu'il produit, ses représentations. La politique n'a pas besoin du monde. Les philosophes n'en font plus mention, ils demeurent dans le cirque, n'habitent ni la terre, ni la mer, ni la forêt, ni le soleil, ils se ferment dans la lettre du langage et du contrat. Ils s'enferment dans la cave des médias, dans la grotte aux politiques, dans le puits aux représentations, dans la casse de la lettre. Même ceux qui savent ou qui tentent d'inventer descendent dans la sape de la politique des sciences. Depuis combien de temps avons-nous gommé le monde, notre antique nécessité, l'unique objet ? Le philosophe n'a plus besoin du monde, il n'a plus d'expérience. Il habite la tranchée des livres alignés, son écriture.

*

Cette fermeture est plus dure qu'on ne le croit puisqu'elle est le tout de nos relations. Elle est d'une solidité invincible. Preuve en est que s'il fallait, pour la conserver en l'état, pour assurer sa permanence, décider de détruire la mer et la terre entière, personne dans le cirque n'hésiterait un instant à le faire. Plutôt mourir que d'arrêter le mouvement des enjeux ou la scène des luttes, la fabrication en série des fétiches et la circulation des marchandises, plutôt anéantir le monde que de laisser dépérir la clôture du cirque. Comme le monde n'est pas là, le supprimer ne compte pas, continuons de nous droguer de relations dans le confort mortel de la grotte. Voici le point de l'apologue à midi aujourd'hui, voici le point sur notre erre : nous avons décidé de détruire le monde plutôt que de changer l'amphithéâtre aux gladiateurs de l'ensemble de nos relations, nous avons décidé de détruire le monde pour avoir les moyens de détruire celui qui désire nous détruire, jumeau lié par le feed-back, escalade apparente et cercle de

l'histoire. Dernière tragédie au plus vieux théâtre du monde, toutes les tragédies ont pour but de faire exister le cirque et de le renforcer, de nous laisser emprisonnés, bavant de drogue obéissante, dans ses murs.

Nous resterons dans le théâtre pendant que, au-dehors, le soleil nucléaire ravage la terre.

La terre paysanne, son ciel, la mer des cap-horniers, ses vents, les forêts de l'errance, leur haut savoir.

Dernière tragédie qui devrait nous ouvrir au nouveau savoir.

*

A demeurer au théâtre, il faut se battre pour les places, les places sont rares, le cirque n'est bâti, n'est formé que pour produire cette rareté. J'ai fait que foisonnent faibles et forts, soleils et ombres, voyez maintenant quarante Diogènes dans quarante tonneaux, serrés sur la place publique, attendant Godot. Quelle querelle de misère en perspective, quelle bataille de haillons, quelle théologie à débattre ! Des quarante Godots

nous connaissons depuis toujours la guerre, dieux et rois-soleils. La bataille est le spectacle permanent du théâtre, la définition de chaque place, le ravage de l'espace. Elle s'accompagne de l'annonce qu'elle est mère de tout, que toutes choses et l'histoire sont engendrées de la pugnacité, le beau coup de publicité, le beau surplus de fermeture.

Le passage de l'escadre peut saccager le volume de l'eau, les pugnaces dans leurs ébats peuvent piétiner la moisson, la bombe peut anéantir le monde, la dialectique publique peut orner d'étriers neufs de vieilles mules et affaiblir le collectif jusqu'à le rendre exsangue, la polémique scientifique peut masquer de son cliquetis les idées nouvelles et les faire avorter, la vulgarité de la rixe peut tuer la beauté, chacun cependant continue d'aller disant que le débat est le père des choses et la guerre leur mère. La perte du monde ne réveillera pas du sommeil du combat, de la drogue de la représentation. Pitié pour le monde.

Sortir du maelström, sortir du trou noir où s'involue le groupe, où se raréfie l'espace, où disparaissent les objets, où déçoit le savoir,

coûte presque la vie, le crédit, ne pas en sortir va coûter le monde. Pitié pour le monde et non pitié pour moi.

Sortir. Appareiller. Disparaître derrière la gerbe des sillons. Errer. Sortir blessés, hagards, drogués, ivres de désespérance, descendre lentement dans la terre lise, aller voler par la plaine ou les mers, méditer longuement devant les grands arbres, rien n'est si large que l'espace, rien n'est si commun que la place, sous le soleil, tant que notre soleil ne l'a pas vitrifiée.

Pitié pour le monde, vienne le nouveau savoir.